

Tirons les leçons du massacre d'Oslo

Xavier Raufer

Le criminologue considère que les méthodes des responsables de la sécurité doivent s'adapter aux nouvelles formes de menaces.

LE FIGARO - 27/07/2011

On apprenait à peine l'attentat dans les bureaux du premier ministre norvégien et le massacre près d'Oslo que les usuels « experts ès terrorisme » alertaient les médias - publicité bien utile en vue d'ultérieurs contrats de consultants. Ils savaient ! C'était un attentat islamiste perpétré par « Ansar al-Islam ». Dès la personnalité du suspect connue, l'hypothèse du complot néonazi circula elle aussi, quoique déjà bien usée, et sans succès, de Copernic à Carpentras.

Certes, l'affaire est trop récente pour qu'une analyse fine ou qu'un diagnostic minutieux soient possibles. Mais le déjà connu et l'assuré permettent l'ébauche d'un pronostic criminologique. Le voici.

De tout temps, l'action terroriste a relevé du collectif et du concerté. Planifié et exécuté par des individus coalisés en vue d'un objectif donné, le terrorisme diffère donc fort du carnage-attentat de Stockholm qui, lui, tient plutôt du massacre de masse tel que certains pays en connaissent de-

puis un demi-siècle. Quels pays et pourquoi ? On le verra plus bas.

Pratiqué par des solitaires frustrés et enragés, ayant parfois attiré un proche dans leur délire, le massacre de masse peut avoir un prétexte idéologique, religieux ou millénariste, excitant un individu déjà coupé de la société, même s'il est éduqué. D'autres vont encore prendre pour objet phobique une entreprise, ou des minorités comme les homosexuels, etc.

Mais l'origine psychologique n'est pas assurée car, parfois, la biologie s'en mêle. Le premier massacre de masse moderne - 15 morts, 32 blessés - fut ainsi perpétré en août 1966 à l'Université d'Austin (Texas) par

« **Un des plus graves dangers qu'encourt l'Europe en matière de terrorisme n'est plus le Jihad lui-même, mais provient de ceux qui continuent à mettre al-Qaida & Co à toutes les sauces** »

Charles Whitman, 25 ans. Abattu par la police, Whitman signalait dans son testament ressentir d'étranges élans homicides et demandait son autopsie. Qui révéla l'existence d'une grosse tumeur dans un secteur cérébral régulant les émotions, notamment l'agressivité.

Mais revenons au cas de l'auteur du massacre norvégien. A première vue, il est proche de celui de l'éco-terroriste et « loup solitaire » américain Theodor Kaczynski. Surnommé « Unabomber », il fut arrêté en avril 1996 après avoir, 18 ans durant, envoyé des colis piégés (3 morts, 15 blessés) à des « ennemis de la nature ».

Comme Kaczynski, le suspect Anders Breivik prémédite soigneusement ses attaques. Certes, en marge, mais sans clandestinité rigoureuse et même, en tenant une sorte de journal. Comme toujours en pareil cas, son passage à l'acte est déclenché par l'imminence d'un drame planétaire - la pollution détruit la terre, les musulmans submergent l'Europe, etc. Comme Kaczynski, le suspect Breivik écrit beaucoup - consignnant ce qu'ignorent le passif troupeau de ses compatriotes, les traîtres et complices de l'invasion, comme manifeste devant éclairer une opinion régénérée par le massacre révélateur.

À ce jour, de tels massacres de masse adviennent le plus souvent dans des sociétés riches et marquées, disons, par un « protestantisme sociologique ». Bien loin du luthéranisme exigeant que prône, par exemple, mon ami le professeur François-Georges Dreyfus, ces sociétés ont sombré dans le conformisme et la bienséance.

La monochromie y règne. Toute expression forte ou dissidente y fait horreur. Toute négativité en est bannie au point que les églises n'y montrent plus le Christ crucifié - insupportable vision d'une torture peu correcte. Exemple typique : l'Amérique suburbaine du Colorado où, en 1999, deux élèves du lycée Columbi-

ne abattirent 13 de leurs condisciples, et en blessèrent 32, avant de se suicider.

Telles sont les premières réflexions qu'inspirent le carnage d'Oslo. On peut aussi et dès à présent, tirer quelques premières leçons de l'affaire.

La première est que l'un des plus graves dangers qu'encourt l'Europe en matière de terrorisme n'est plus le Jihad lui-même, mais provient de ceux qui continuent à mettre al-Qaida & Co à toutes les sauces - transformant un péril hier majeur en une sorte de pétition de principe sur le mode des médecins de Molière (« le poumon ! »).

La seconde est que, dans un monde chaotique où les menaces apparaissent et disparaissent parfois brusquement, les instances de sécurité ou de renseignement ne peuvent plus s'offrir le luxe de prolonger les courbes ou de préparer la guerre d'hier. Bannissant tout « ennemi de confort », elles doivent mieux et plus vite apprendre à voir et prévoir.

Une méthode existe pour cela : celle du décelement précoce. Aux antipodes de tout exercice de « police par la pensée », cette méthode ne s'intéresse jamais à ce que sont les gens, mais à ce qu'ils font. Elle concentre son observation préventive sur l'inquiétant avéré, qu'il soit individuel ou collectif. Dans le cas d'Oslo : un même individu achetant d'importantes quantités d'un fertilisant agricole notoirement explosif et, dans la même période, des armes de guerre, ne pouvait que préparer un massacre ou un attentat.

Cela aurait pu être détecté. Cela aurait dû inquiéter.